

L'écriture comme dispositif d'articulation entre terrain et recherche^{*}

Jérôme Denis

Maître de conférences en sociologie
jerome.denis@telecom-paristech.fr

&

David Pontille

chargé de recherche CNRS
pontille@ehess.fr

Version “auteur” avant parution

Toujours se référer à la version publiée :
Denis J. et Pontille D., 2002, L'écriture comme dispositif d'articulation entre terrain
et recherche, *Alinéa, Revue de Sciences Sociales et Humaines*, n°12, p. 93-106.

^{*}. Ce texte est une étape qui ponctue un travail commun de lecture, de réflexion, et d'écriture, entrepris depuis novembre 1998. Nous remercions Marcel Drulhe pour ses remarques et ses suggestions pertinentes lors de la présentation de ce travail au séminaire de “ sociologie des sciences et de la santé ” du *Centre d'Études des Rationalités et des Savoirs*, université de Toulouse II.

L'hétérogénéité empirique et méthodologique est constitutive de l'histoire de la sociologie (Berthelot 1990, 1991 ; Lepenies 1990 ; Passeron 1991). Au quotidien, elle oblige le sociologue à un perpétuel bricolage entre des données de nature différente construites à des échelles variées (Lahire 1996). Tantôt stigmatisée, tantôt revendiquée, cette pluralité est régulièrement questionnée dans le cadre de réflexions épistémologiques ou de chapitres de manuels. Ces épistémologies pratiques enrichissent de manière considérable la connaissance du travail sociologique ordinaire, et invitent à sa problématisation. Mais il est une activité qui reste peu questionnée : l'écriture. Pourtant elle est commune à toutes les enquêtes, et c'est par elle que prennent forme et circulent les connaissances.

Dans cet article, notre propos sera d'interroger les pratiques d'écritures sociologiques d'un point de vue méthodologique. Ce faisant, nous chercherons à éviter le renvoi de ce type de question à des parenthèses strictement techniques (qui donneraient des "recettes") pour questionner le statut et la place de l'écriture au cœur du processus de recherche. Nous soulignerons donc l'omniprésence des activités scripturales dans les différentes étapes de l'enquête, ainsi que leur rôle dans la transformation des données en connaissances. Ensuite nous problématiserons la mise en forme finale du texte sociologique. L'usage d'un style ou d'un "format" n'est en effet pas anodin : il constitue un des derniers *actes* de la recherche.

Les étapes graphiques de l'enquête

L'enquête sociologique est ponctuée de nombreux moments d'écriture. Les "inscriptions littéraires"¹ qui y sont produites sont de natures très variées : retranscriptions, codages, tableaux récapitulatifs, schémas, synthèses, plans, etc. Dans tous les cas, ces éléments scripturaux évoluent et se transforment au fil de la recherche, ils se distinguent donc nettement des textes construits pour la publication. Malléables, modulables, leur forme n'est jamais définitivement fixée. Leur vocation n'est pas d'être "achevés", mais de poser des jalons, des pitons qui permettent à l'enquête d'avancer. En ce sens, les "écritures intermédiaires" (Achard 1994) en sociologie sont en mouvement. Inscrites dans le processus temporel du travail d'investigation, elles se répondent parfois les unes aux autres, et servent de base aux "rebonds" de l'enquête.

Ces écritures peuvent être hétérogènes, mais elles ont un point commun qui est aussi leur principale richesse : leur nature *graphique*. Goody (1979), en déplaçant le débat anthropologique du "grand partage" entre sociétés modernes et primitives, a problématisé l'écriture et montré son rôle dans la rationalisation de la pensée. En essayant de préciser et d'analyser ce que permet la mise en écrit, il a détaillé les spécificités de la "raison graphique". Il a notamment mis en relief deux possibilités importantes qu'offre l'écriture : le stock et l'organisation spatiale de la pensée. Ces deux caractéristiques très générales sont particulièrement présentes et riches dans les écritures intermédiaires.

Écrire c'est avant tout sauvegarder. La retranscription d'un entretien, les notes ethnographiques, les plans topographiques sont les exemples typiques d'écrits-stocks : en couchant sur le papier différentes informations, ils permettent de les archiver sur un support commun. Mais ce principe n'est pas circonscrit à ces seules étapes. Les notes réflexives, les remarques griffonnées dans la marge du journal de terrain ou d'un traitement statistique, les premières analyses jetées sur un brouillon, sont elles aussi des moyens de stocker, non plus

¹. Dans *La vie de laboratoire*, Latour et Woolgar (1988, p. 35) décrivent l'activité scientifique à la manière de l'ethnographe. Ils utilisent cette notion pour "résumer toutes les traces, taches, points, histogrammes, nombres enregistrés, spectres, pics, etc." qui accompagnent quotidiennement le travail du chercheur. Sur cette notion, voir aussi Latour (1985).

des “ données ”, mais des “ états ” de l’analyse, des moments d’interprétation. Même si ces écritures intermédiaires ne sont pas “ figées ” dans le temps de l’enquête, la mise en écrit, aussi vague soit-elle, opère toujours une objectivation de la pensée. Les éléments graphiques produits sont en effet des objets matériels qui n’ont pas la nature évanescence de réflexions qui seraient restées à l’état d’ “ idées ” ou même de discussions informelles². La transformation des pensées en objets scripturaux leur offre la possibilité d’une mémoire matérielle (extérieure pourrait-on dire) qui est plus fiable et immensément plus large que la mémoire humaine. Ainsi, parmi les très nombreux moments réflexifs et analytiques qui nourrissent l’enquête, ceux qui sont posés sur le papier ne sont pas, une fois que le temps a passé, noyés dans les méandres des “ souvenirs ”. Ils sont dotés d’un corps graphique *résistant*.

Cette résistance, comme le montre Goody (1979), est fondamentale au processus de rationalisation : elle ouvre la voie à la comparaison. En effet, si l’extériorisation matérielle et durable de réflexions évite leur perte ou leur dégradation, elle permet aussi de toutes les rassembler dans un même lieu pour les confronter. C’est précisément ce qu’a pointé Eisenstein (1991) en étudiant le rôle décisif de l’imprimé dans la révolution scientifique occidentale. Derrière l’archivage se joue donc une question essentielle : la possibilité de comparer, d’associer des bribes d’analyse de différents niveaux, produites au cours de l’enquête en des temps distincts. La confrontation est d’autant plus riche qu’elle s’ouvre à des informations de nature hétérogène. La matérialisation sur un support commun de ces informations peut en effet faire cohabiter, et donc dialoguer, éléments empiriques et éléments analytiques³. Ces comparaisons apportent à l’enquête non seulement une certaine réflexivité, mais aussi une dimension cumulative non négligeable. Comparer, compiler, sont des étapes clés au cours desquelles de nouveaux écrits sont produits qui *marquent* souvent des progressions significatives. Eisenstein (1991) montre parfaitement, à une échelle beaucoup plus vaste, les possibilités cumulatives qu’offrait l’écriture imprimée à des savants “ ralentis ” par la nécessité de re-copier les grands textes, et le risque d’utiliser des copies corrompues.

La seconde grande caractéristique de l’écriture se situe en quelque sorte à “ l’autre face ” de la matérialisation qu’elle opère. Parce que les éléments graphiques sont des objets extériorisés, ils sont “ libérés ” du flux de l’oralité (Goody 1979). Détachés du corps, ils sont susceptibles d’être ré-agencés, découpés. Traduire graphiquement des éléments hétérogènes (événements observés ou entendus, réflexions...) permet donc non seulement de les comparer mais aussi de les *organiser*⁴. Les inscriptions qui naissent de cette réorganisation peuvent parfois apparaître comme un simple collage, mais aussi donner lieu à de véritables *mises en forme* originales telles les schémas ou les tableaux qui apportent un sens nouveau aux informations qu’ils rassemblent. En distribuant graphiquement – et donc spatialement – les informations, ces formalisations rendent possibles des “ mouvements ” analytiques particuliers. À leur tour, elles fixent et objectivent des réflexions et font de leur cumul tout au long de l’enquête un processus dynamique. Parce qu’elles permettent d’opérer des “ investissements de forme ” (Thévenot 1984), elles sont une condition fondamentale de l’avancée de la recherche.

D’un point de vue plus général, les écritures intermédiaires participent donc pleinement de la démarche compréhensive de la sociologie. Les objectivations dynamiques qu’elles

². Réflexions qui sont, elles aussi, au cœur de l’enquête sociologique.

³. Cette distinction est, bien entendu, caricaturale : il s’agit simplement de décrire les deux “ pôles ” de “ l’espace mental de l’enquête ” (Passeron 1995, 1996).

⁴. Cette possibilité est d’ailleurs décuplée par le support électronique, les logiciels de traitement de texte proposant des fonctions de “ copier/coller ” et de “ glisser/déplacer ” qui facilite grandement les procédures.

produisent sont des outils concrets de l'élaboration du sens, dans leurs mises en forme se dessinent des *mises en ordre*.

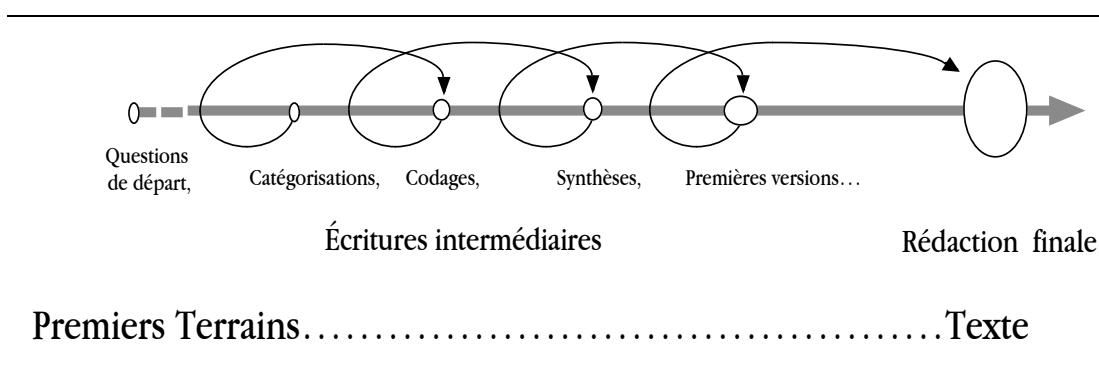
Comme l'a expliqué Weber (1965, 1971), le processus compréhensif est activé par un travail d'interprétation qui rend possible la construction d'"idéaltypes" en accentuant les traits pertinents d'une situation. Dans ce double jeu de fidélité aux "connexions causales concrètes" et de mise en relief de certaines des caractéristiques de la situation, "l'interprétation se glisse comme un médiateur nécessaire entre le sujet comprenant et l'objet compris" (Isambert 1996, p. 130). Les écritures intermédiaires sont le support matériel des actes interprétatifs du chercheur. Elles soutiennent la construction d'un sens qui se détache peu à peu des pertinences "sociales" pour tirer les grandes lignes d'une pertinence "sociologique" (Schütz 1987 ; Isambert 1989). Les nombreuses étapes graphiques de l'enquête sont ainsi des opérations de *traduction* (Callon 1986), elles permettent au chercheur de passer d'un langage à l'autre au fil de la recherche. C'est précisément dans ce travail de transcodage que se joue l'interprétation : "interpréter (...) c'est toujours recoder du langage descriptif" (Passeron 1996, p. 100).

Ponctuations essentielles, ces mises en forme (et donc en sens) sont des actualisations des passages qu'emprunte le sociologue au cours du perpétuel "va et vient" entre moments descriptifs et moments analytiques (Passeron 1991). Les différents outils graphiques mettent en effet tous en œuvre – à une échelle plus ou moins grande – des procédés d'abstraction. Ils sont les médiateurs techniques qui permettent de construire des articulations contrôlées entre le terrain et sa compréhension par le chercheur. Au fur et à mesure de l'enquête, les formes qu'ils adoptent se solidifient et donnent corps à l'analyse. En parallèle, ce processus permet au chercheur de transformer sa propre compréhension en *argumentation*. Passeron invite d'ailleurs les apprentis sociologues à s'essayer régulièrement, dans l'enquête, à des phases d'écriture plus formalisée.

Mettre en phrase, c'est penser de la manière qui est la plus proche du mouvement de l'argumentation sociologique : ouvrant la possibilité de relire, l'écriture fait découvrir l'obligation de résoudre les contradictions qui ne surgissent que de la confrontation d'un moment de l'argumentation avec son dispositif d'ensemble. (Passeron 1996, p. 115)

Ce principe de retours en arrière qu'évoque Passeron se joue aussi à l'échelle de l'enquête toute entière. Les étapes graphiques peuvent en effet mettre en lumière des lacunes, ou des problèmes d'interprétation. Elles invitent alors à ré-interroger sous un nouvel angle les mêmes terrains, voire à élargir le champ empirique de la recherche, et font ainsi du va-et-vient compréhensif une activité physique concrète... Les "boucles" réflexives et empiriques auxquelles renvoient les moments d'écriture de l'enquête peuvent être représentés comme suit (cf. figure 1).

Les écritures intermédiaires sont donc des opérations de recherche à part entière. En tant que dispositifs interprétatifs, elles ont un statut méthodo-logique particulier et leur utilisation est d'autant plus enrichissante qu'elle est réfléchie et problématisée. Les actes qui consistent à dessiner un schéma, lister des phénomènes observés, ou construire un plan détaillé d'un texte à venir ne sont pas plus anodins que ceux qui sont habituellement considérés comme exclusivement méthodologiques. Ils participent pleinement à la "production de la théorie à partir des données" (Glaser et Strauss 1995).

Figure 1. Réflexivité et transversalité de l'écriture dans l'enquête⁵

En les questionnant au même titre que les méthodes employées, on peut éviter de faire de ces activités scripturales quasi-quotidiennes des boîtes noires, et par là même profiter pleinement de leur potentialité. D'autant plus que, comme l'illustre la figure 1, l'écriture est une opération *transversale* qui se déploie tout au long de l'enquête, jusqu'à son "résultat" final : un texte publié⁶.

C'est ce dernier point que nous allons maintenant aborder. Il nous semble en effet important de problématiser la phase de rédaction finale. D'une part, parce que ce dernier acte noue tous les autres entre eux au sein d'un texte à vocation de publication. D'autre part, parce qu'il est finalement assez rare de voir les sociologues questionner cette opération finale, qui transforme les résultats de recherche en connaissances scientifiques⁷. S'il est relativement aisé d'argumenter les premiers codages, la démarche est plus difficile lorsqu'il s'agit du tout dernier.

La mise en forme finale de l'écriture : le cas de l'IMRAD

Nous proposons d'aborder ce point en nous focalisant sur un aspect précis : celui de la mise en forme du texte. Nous nous appuyons sur l'exemple du format d'écriture standard des sciences "expérimentales", et de certaines sciences sociales⁸. De nos jours, la structure énonciative d'un article scientifique est en effet découpée en plusieurs sections : Introduction, Material and methods, Results And Discussion (IMRAD). Ce format s'est progressivement institutionnalisé depuis le XVII^e siècle.

Dans son étude des 90 premiers volumes des *Philosophical Transactions of the Royal Society of London* (une des premières revues scientifiques, fondée en 1665), Bazerman (1988, p. 59-79) montre en effet comment les comptes rendus d'expériences consacrent de

⁵. Les figures (1 et 2) présentées dans ce texte sont bien sûr simplifiées et schématiques. Elles ne rendent pas compte pleinement du parcours scriptural du sociologue, beaucoup plus riche. Il faudrait en fait en superposer plusieurs et les croiser pour représenter toute la profondeur du travail d'écriture. Il est seulement question ici de mettre en relief les processus de rétroactions et de ruptures de cette activité.

⁶. Plusieurs travaux de sociologie des sciences ont en effet montré que l'horizon commun de tout travail scientifique est de nature textuelle. Voir entre autres Knorr-Cetina (1981) ; Latour et Woolgar (1988).

⁷. Même si certains sociologues et linguistes ont ouvert la voie à une telle démarche sur des textes autres que les leurs (Bazerman 1988 ; Gilbert 1976 ; Myers 1985).

⁸. Pour des études beaucoup plus approfondies de la genèse historique et des modalités de diffusion de ce format dans plusieurs disciplines (e.g. physique, biologie, psychologie, sociologie américaine), voir entre autres Bazerman (1988) ; Pontille (2000, chap. 3 et 5).

plus en plus de place à une description précise des conditions d'expérimentations : les matériaux utilisés et les méthodes mises en œuvre. Son analyse montre précisément comment au fil des décennies se met en place un format d'énonciation qui s'organise autour de plusieurs sections au sein du compte rendu : une introduction, une description des procédures expérimentales et des résultats obtenus, et une discussion conclusive qui tend à inscrire les résultats dans un cadre de validité plus large. Au cours de ce changement, les articles des derniers volumes analysés annoncent de manière plus ou moins visible ce qui deviendra le format standard des articles contemporains.

Au cours du xx^e siècle l'écriture d'un article scientifique se codifie peu à peu, notamment aux Etats-Unis. En 1979, l'*American National Standards Institute* (basé à New York), organisme de normalisation conséquent, édite l'*American National Standard for the preparation of scientific papers for written or oral presentation* (ANSI Z39.16). Cette contribution marque une étape décisive dans la codification du " bien-écrire scientifique " à un niveau tant national que juridique. Les règles prescrites dans cette publication qui énonce le standard officiel instituent notamment l'IMRAD pour la rédaction des articles et des résumés. Cette officialisation de la codification sédimente ainsi le phénomène émergent observé par Bazerman (1988).

Ce format standard d'énonciation devient un dispositif d'écriture incontournable : pour être légitime et évalué, un article scientifique doit se plier à cette normalisation. Il est en effet imposé dans les " instructions aux auteurs " d'une grande partie des revues académiques. Il cadre donc les capacités d'action des auteurs. Chaque item de cette structure narrative constitue une étape qui oriente l'écriture : la mise en forme du texte *pre-script* avec précisions ce qui doit se trouver dans chacune des sections du corps du texte. Seules certaines actions sont permises par ce format d'énonciation standardisé.

Dans l'" introduction ", l'auteur fait généralement l'état de la question. En discutant d'autres textes au sein du sien, il montre que le sujet est peu traité, ou bien qu'il a été largement étudié mais que des questions restent encore sans réponse. En d'autres termes, il met en scène l'originalité de sa perspective. Ce faisant, il définit précisément un problème et spécifie clairement l'ignorance. Il avance alors des hypothèses, des modes d'investigation et les implications théoriques et/ou pratiques de la perspective qu'il propose.

La section " matériels et méthodes " est réservée pour sa part à l'explicitation de la manière dont l'étude a été conduite. Elle est le lieu d'une exposition de ce qu'a fait l'auteur et de comment il a mené ses investigations. L'auteur fait ainsi entrer " virtuellement "⁹ les lecteurs dans l'atelier de son travail. Il décrit précisément la conception de la recherche, la logique du rapport entre les données empiriques et les propositions théoriques, les dispositifs d'échantillonnage et de contrôle, les techniques de mesures, et tous les appareils utilisés. Les expérimentations nécessitent généralement des ajustements de méthodes ou de protocoles préexistants que l'auteur doit livrer à ses lecteurs pour garantir les exigences de reproductibilité des expériences et fonder la validité de ses énoncés. Selon les cas, cette section du manuscrit est elle-même subdivisée pour détailler les " appareils techniques ", la " procédure ", les " variables " dépendantes et/ou indépendantes, le " modèle " statistique, etc.

Dans la section " résultats ", l'argumentation de l'auteur résume tant les modalités de collecte des données que celles de leur(s) traitement(s). Elle se concentre ensuite sur la stricte exposition des données les plus significatives quant aux hypothèses. Le travail de l'auteur consiste essentiellement à faire entrer la " réalité " (naturelle ou sociale) dans cette partie du texte. Il la convoque par des procédés graphiques spécifiques : elle " parle " et prend corps à travers différents porte-parole comme des tableaux, des graphiques, des figures, des photographies, des extraits d'entretiens, etc.

⁹. Pour une analyse historique de la mise en place du " témoignage virtuel " dans les comptes rendus d'expérience, se reporter tout particulièrement à Licoppe (1996) ; Shapin (1991).

À ce stade de l'argumentation, l'auteur est alors en mesure d'évaluer et d'interpréter les implications de son travail. La section "discussion" est réservée à cet effet. L'auteur y compare ses résultats avec les hypothèses avancées dans l'introduction. Il dialogue également avec les travaux d'autres chercheurs pour renforcer ses propres conclusions, ou bien spécifier en quoi ses résultats s'inscrivent en faux par rapport à des études antérieures. Ce faisant, il identifie les implications pratiques et théoriques de son analyse. Il peut ainsi faire des inférences quant à son propre travail, et ouvrir des perspectives de recherche futures.

Le format IMRAD est ainsi un dispositif d'écriture relativement contraignant. Il concourt à la modification de l'exposition des résultats ; il définit un *cadre* où se déploie le raisonnement. Lorsque le texte ne comporte pas de sections standardisées, l'auteur doit opérer les liaisons qui articulent différents éléments (théoriques, empiriques, méthodologiques) dans une argumentation cohérente générale. L'écriture lie l'hétérogénéité du texte. Avec la normalisation en sections, la cohérence de la démarche *prend corps* dans les titres du texte. Dorénavant l'auteur décrit précisément les diverses opérations déployées et argumente sans que la mise en phrases apporte son renfort de cohérence : l'"introduction" qui situe le problème par une revue de littérature peut être dégagée de la section "matériels et méthodes" qui décrit isolément les caractéristiques de l'investigation, avant que ne soient exposés de manière indépendante les "résultats". La structure narrative standardisée peut se passer de toute transition argumentée entre les différentes sections du texte.

L'IMRAD organise donc le texte d'une certaine manière : il fait tenir ensemble les divers niveaux d'investigation tout en les distinguant nettement, en les découpant. Mais ce n'est pas tout. Il intervient également sur la temporalité de l'enquête en la recomposant. L'enchevêtrement et la superposition des opérations de recherche, tels qu'ils apparaissent dans le cheminement "réel" de l'enquête, sont masqués. L'enquête est présentée sous une forme cohérente et linéaire, qui calque au mieux avec une présentation "objective" des résultats :

Par nature, l'article scientifique est profondément antihistorique, car le principe directeur du compte rendu scientifique exige que les principes fondamentaux du travail de l'historien – qui fait quoi, pourquoi et quand – soient dès le départ jetés par-dessus bord. Comme la science aspire à être une vérité universelle, qui ne soit liée ni au temps, ni au lieu, ni à la personne, les règles inflexibles du style scientifique exigent que soit omise toute référence à ce genre de détails. (Broad et Wade 1987, p. 161-162)

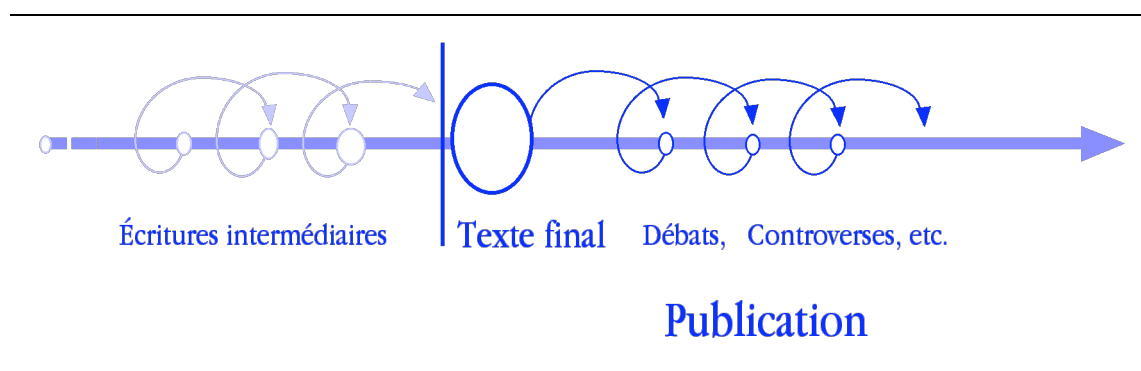
Ce format standard évacue la majorité des caractéristiques personnelles de l'auteur : opinions, style d'écriture, etc. Dans cette adoption d'une écriture standardisée, l'auteur affirme sa conformité aux règles de conduites du groupe auquel il prétend appartenir : ses actions *cadrent* avec les règles. Le format IMRAD est ainsi érigé en "repères" ; repères qui "doivent leur généralisation à l'unification d'un espace professionnel dans lequel est distribuée la capacité d'expertise légitime" (Bessy et Chateauraynaud 1995, p. 36). Mais ce n'est pas tout : il a également une efficience pour le lecteur. La mise au format permet en effet une lecture homogène et régulière d'un texte à l'autre qui renforce et stabilise les procédures d'évaluation. De la sorte, ce format d'énonciation opère un cadrage de l'interprétation du lecteur. Il constitue un dispositif d'écriture particulier qui structure l'argumentation, la présentation des résultats, et l'accès à leurs conditions de production. Il clôt donc les possibilités de retours aux opérations de recherche et d'analyse antérieures. Pour reprendre l'expression de Knorr-Cetina (1981, p. 94) "l'article scientifique cache plus qu'il ne dit à sa surface civilisée et domestiquée" ; il produit l'amnésie de ses conditions de production.

Mais il n'est pas question ici de stigmatiser tel ou tel format d'écriture. L'IMRAD n'est qu'un exemple qui permet de mettre en relief le rôle important de la mise en forme du texte final, tant du point de vue de celui qui l'écrit que de son lecteur.

On pourrait faire le même exercice avec un format tout à fait différent, nettement moins normalisé que l'IMRAD : celui du texte "monologique" (Kilani 1994). Une écriture lissée, sans sections distinguées par des titres, où l'argumentation "coule" du premier au dernier mot, opère elle aussi un cadrage de la compréhension. Ce *style* (qui n'est pas véritablement un *format*, en ce sens qu'il n'est pas standardisé) clôt d'une autre façon l'enquête. En choisissant une écriture monolithique le chercheur rend en effet difficile l'accès aux conditions de production de ses énoncés. Il ne joue pas sur l'hétérogénéité des éléments graphiques, et incorpore la variété des matériaux de la recherche dans les mots. Du coup le texte se donne à voir comme un "tout" harmonieux. Il crée "un effet chez le lecteur en produisant un sens de la totalité et de l'ordre" (Kilani 1994, p. 53). En outre, le "réalisme", qui est mis en scène dans la partie "résultats" de l'IMRAD, s'effectue ici par un autre biais : la disparition de toute trace de rhétorique. L'effacement du narrateur principal, l'usage du "nous" de majesté, l'utilisation de métaphores non explicitées, le style indirect, sont autant de conventions narratives qui produisent des "effets de réel"¹⁰. Le *style* monologique mériterait donc une problématisation approfondie, puisqu'il cadre à sa manière les activités de compréhension de l'auteur et du lecteur.

L'écriture du texte final (rapport, article, thèse...) constitue le point de ralliement des activités de recherche quotidiennes. Elle cristallise de manière cohérente les actes d'une enquête. Dernière opération de recherche, elle consiste en un travail de liaison, puis de structuration hermétique des opérations antérieures. Cette structuration ne tient pas seule, elle prend corps au sein d'un format ou d'un style. Comme pour les écritures intermédiaires, le choix de ce(s) format(s) est un acte important. Sa maîtrise par le chercheur joue un rôle fondamental dans la production du sens, d'autant plus qu'il est l'aboutissement de la démarche compréhensive. De ce travail de mise en forme émergent en effet, à la fois un *objet factuel* – le texte final – et un *objet de connaissance* (cf. figure 2).

Figure 2. Le texte final comme objet : la rupture de la publication



Comme l'illustre la figure 2, la publication introduit une rupture dans le cheminement de l'enquête : en cristallisant les opérations antérieures, elle contribue à interrompre (pour un temps) le mouvement compréhensif. Le passage par l'édition imprimée attribue au texte une

¹⁰. Pour des développements sur la question des "effets de réel", se reporter à Lassave (1998) ; Passeron (1991, p. 207-226) : " Il suffit au texte réaliste de laisser vide, dans le monde dont il parle, la place qu'il occupe dans le monde réel pour que cette place vide devienne le lieu où le monde dont il parle se *réalise* en monde réel " (Passeron 1991, p. 217).

forme définitive qui arrête le processus permanent des bouclages réflexifs de l'enquête en train de se faire. Tandis que les écritures intermédiaires gardent une certaine souplesse, le texte sociologique final, parce qu'il est rendu public, est rigide. Son ou ses auteurs, ne pourront pas "revenir" réellement sur son contenu (à moins d'écrire un autre texte). Dorénavant, leurs énoncés et leur validité ne seront évalués qu'à partir de cet objet. Les suites de l'enquête, et notamment les éventuels débats qu'elle suscitera, prendront appui sur lui, et il pourra, par le biais des références, *figurer* dans d'autres textes.

La publication d'un texte verrouille donc le cadrage opéré par le(s) format(s) adopté(s) au cours de l'écriture finale ; formats au sein desquels se joue non seulement la mise en forme des données, mais aussi l'exposition des conditions de leur production.

Format d'écriture et contrôle des effets de connaissance

Interroger l'écriture, c'est d'une certaine manière et à un certain niveau interroger la scientificité des sciences sociales. Contrairement aux sciences formelles ou expérimentales, la sociologie – comme le sens commun – fonde son argumentation sur un "langage naturel" (Passeron 1991), c'est-à-dire très peu formalisé et riche de polysémies, voire d'ambiguïtés. Le contrôle de ses assertions n'est intrinsèque ni à sa syntaxe, ni à sa sémantique. Il ne peut se jouer qu'au cœur même du texte : lorsqu'y sont livrées les conditions de production des connaissances. Dans ce travail, le choix du type d'écriture n'est pas neutre. La mise en forme textuelle *cadre* les modalités d'accès aux actes interprétatifs et à leurs fondements empiriques. Elle est donc partie intégrante du travail sociologique. En la problématisant lors de chacune de ses enquêtes, le sociologue peut éviter que ce cadrage soit subi ou mal maîtrisé. Mais pour que s'exercent pleinement les possibilités de contrôle des connaissances, le choix du type d'écriture doit être, lui aussi, exposé au lecteur et donc explicité dans le texte. Élément du contexte de l'enquête, il est une opération de recherche à part entière qui ne peut rester dans l'ombre.

Enfin, si l'écriture est un *acte* interprétatif majeur, faire varier les formats et les styles au sein d'un même texte (ou d'un texte à l'autre) peut être un moyen d'enrichir le processus de compréhension. La diversité des mises en ordre d'éléments théoriques et empiriques, surtout lorsqu'ils sont nombreux et hétérogènes, permet en effet de préserver une part de la complexité de l'objet d'étude. Défendre un format unique d'écriture reviendrait donc à nier les spécificités du *sens* en sociologie et à ignorer les atouts d'un usage problématisé, et donc maîtrisé, du raisonnement sociologique.

Références

- Achard, P. 1994. "L'écriture intermédiaire dans le processus de recherche en sciences sociales." *Communications* 58, p. 149-56.
- Bazerman, C. 1988. *Shaping written knowledge : the genre and activity of the experimental article in science*. Madison, Wisconsin : The University of Wisconsin Press.
- Berthelot, J.-M. 1990. *L'Intelligence du social : le pluralisme explicatif en sociologie*. Paris : P.U.F., coll. "Sociologie d'Aujourd'hui".
- Berthelot, J.-M. 1991. *La Construction de la sociologie*. Paris : P.U.F., coll. "Que sais-je?".
- Bessy, C. et Chateauraynaud, F. 1995. *Experts et faussaires : pour une sociologie de la perception*. Paris : Métailié.
- Broad, W. et Wade, N. 1987. *La Souris truquée, enquête sur la fraude scientifique*. Paris : Seuil.
- Callon, M. 1986. "Éléments pour une sociologie de la traduction : la domestication des coquilles Saint-Jacques et des marins-pêcheurs dans la baie de Saint-Brieuc." *L'Année Sociologique* 36, p. 169-208.

- Eisenstein, E. L. 1991. *La Révolution de l'imprimé dans l'Europe des premiers temps modernes*. Paris : La Découverte.
- Gilbert, N. G. 1976. "The transformation of research findings into scientific knowledge." *Social Studies of Science* 6(2), p. 281-306.
- Glaser, B. G. et Strauss, A. 1995. "La production de la théorie à partir des données." *Enquête* 1, p. 183-95.
- Goody, J. 1979. *La Raison graphique*. Paris : Ed. de Minuit.
- Isambert, F.-A. 1989. "Alfred Schütz entre Weber et Husserl." *Revue Française de Sociologie* 30(2), p. 299-319.
- Isambert, F.-A. 1996. "L'interprétation, source de la compréhension chez Max Weber." *Enquête* 3, p. 129-51.
- Kilani, M. 1994. "Du terrain au texte. Sur l'écriture de l'anthropologie." *Communications* 58, p. 45-60.
- Knorr-Cetina, K. 1981. *The manufacture of knowledge. An essay on the constructivist and contextual nature of science*. Oxford : Pergamon Press.
- Lahire, B. 1996. "La variation des contextes en sciences sociales. Remarques épistémologiques." *Annales HSS* 2, p. 381-407.
- Lassave, P. 1998. "Retours sur les liens entre sciences sociales et littérature." *Cahiers Internationaux de Sociologie* 104, p. 161-83.
- Latour, B. 1985. "Les "Vues" de l'esprit. Une introduction à l'anthropologie des sciences et des techniques." *Culture Technique* 14, p. 4-29.
- Latour, B. et Woolgar, S. 1988. *La Vie de laboratoire : la production des faits scientifiques*. Paris : La Découverte.
- Lepenes, W. 1990. *Les Trois cultures. Entre science et littérature, l'avènement de la sociologie*. Paris : MSH.
- Licoppe, C. 1996. *La Formation de la pratique scientifique. Le discours de l'expérience en France et en Angleterre (1630-1820)*. Paris : La Découverte.
- Myers, G. 1985. "Texts as knowledge claims : the social construction of two biology articles." *Social Studies of Science* 15(6), p. 595-630.
- Passeron, J.-C. 1991. *Le Raisonnement sociologique*. Paris : Nathan, coll. "Essais & Recherches".
- Passeron, J.-C. 1995. "L'espace mental de l'enquête (I). La transformation de l'information sur le monde dans les sciences sociales." *Enquête* 1, p. 13-42.
- Passeron, J.-C. 1996. "L'espace mental de l'enquête (II). L'interprétation et les chemins de la preuve." *Enquête* 3, p. 89-126.
- Pontille, D. 2000. *La Signature scientifique : espaces d'inscription et mises en ordre*. Département de sociologie, Toulouse : Université de Toulouse-Le Mirail, 421 p.
- Schütz, A. 1987. *Le Chercheur et le quotidien*. Paris : Méridiens-Klincksieck.
- Shapin, S. 1991. "Une pompe de circonstance. La technologie littéraire de Boyle", in M. Callon et B. Latour (eds) *La science telle qu'elle se fait*. Paris : La Découverte, p. 35-86.
- Thévenot, L. 1984. "Rules and implements : investments in forms." *Social Science Information/Information sur les sciences sociales* 23(1), p. 1-45.
- Weber, M. 1965. *Essais sur la théorie de la science*. Paris : Plon.
- Weber, M. 1971. *Économie et Société*. Tome 1. Paris : Plon.